

LE PROPAGATEUR

Vol. III

OCTOBRE 1906

No 10

Chronique. — La Messe, *suite et fin* — Aimery de Querceville, *suite*.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE: — Le "bon temps"? — Belles paroles du Président Roosevelt. — La prétendue infériorité des nations catholiques; des chiffres instructifs. — Les Jésuites: leur nouveau Général. — Le nouveau Supérieur-Général des Oblats. — En France: Le "non possumus"; l'assemblée plénière des Evêques; Mgr de Cabrières proclame un nouveau concordat; la lettre collective des 85 évêques; le *Memoire* de Mgr Touchet; les articles des grands hommes; les futurs cardinaux. — Au Canada. — Les agrégations au Laval de Montréal: l'Ecole de Pharmacie; l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales; les Cours pédagogiques. — La messe du Saint-Esprit. — Les *Jeunes Zouaves*, à St-Hyacinthe et à Montréal. — L'Orphelinat St-Arsène. — L'Ecole du Soir chez les Dames du Sacré-Coeur. — L'abbé Emile Chartier au tombeau de Crémazie. — "Les noms géographiques de la Province de Québec" de Pierre Georges Roy. — "Cent fleurs de mon Herbiier" de E. Z. Massicotte. — Les défunts.

Quelle époque de la vie doit-elle être considérée comme le "bon temps?" Telle est la question qu'on soumettait naguère, dans les colonnes du *Gaulois* (Paris), aux sommités littéraires et catholiques du jour.

Un poète, Jacques Normand, a donné la spirituelle et profonde réponse que voici:

"La jeunesse?... Examens, pions, salles d'études.
L'âge mûr?... Deuils, chagrins, soucis, inquiétudes.
La vieillesse?... Regrets, promptte fuite des jours...
Le "bon temps?" c'est celui qu'on attend toujours!"

Il est difficile, en un simple quatrain, de dire plus et mieux. Mais tout cela n'est que pensée purement humaine. En levant les yeux plus haut que la terre, l'on sent parfaitement, à certaines heures surtout, que le "bon temps" c'est celui où l'on vit le plus avec la pensée de la patrie du ciel.

* * *

Et ce n'est pas pour les individus seulement que la pensée religieuse est un fortifiant et une consolation. La religion est aussi

“ un facteur essentiel de la prospérité d'un pays.” Le Président Roosevelt, qui est sûrement un homme de réflexion et de jugement, le proclamait récemment dans une célébration de fête religieuse (protestante): “ Je ne peux pas admettre, disait-il, qu'un citoyen américain ayant du patriotisme et de l'amour pour son pays ne considère pas la religion comme un facteur essentiel de la prospérité nationale. N'est-il pas vrai, ajoutait le Président, que nos villes et nos villages ont grandi à l'ombre des églises, symbolisant ce fait que la vie du corps n'est pas seule essentielle, mais qu'il faut songer à celle de l'âme? Si nous n'avions pas pensé ainsi, nous ne serions pas une nation aujourd'hui.”

* * *

L'influence des convictions religieuses pour la bonne harmonie entre les individus et pour la paix publique est en effet considérable. Mais, il faut ne pas l'oublier, la religion a des visées plus hautes que celle du seul bonheur humain. C'est pourquoi l'argument que l'on voudrait tirer contre l'Eglise de Rome de la prétendue infériorité des nations catholiques ne saurait porter, quand même il serait fondé.

D'ailleurs, il n'est pas fondé. La “ Patrie ” de Montréal donnait hier (5 oct.) dans sa page éditoriale, à ce sujet, un article fort intéressant: La France, l'Espagne, l'Italie, l'Autriche—les grandes nations catholiques d'autrefois — sont en proie à des malaises de toutes sortes, c'est vrai. Mais cela ne provient-il pas surtout de ce qu'elles ne sont plus catholiques comme jadis? Et si l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis — les pays protestants — sont relativement plus prospères, le progrès même du catholicisme en ces pays n'y est peut-être pas étranger. On demande des chiffres? Comptez. De 1800 à 1900, le nombre des catholiques en Angleterre est monté de 120,000 à 2,000,000; en Allemagne de 6,000,000 à 13,000,000; en Hollande, de 350,000 à 1,500,000; en Suisse, de 550,000 à 1,200,000. Ajoutons qu'aux Etats-Unis l'on compte aujourd'hui 12,000,000 de catholiques. Comme dit l'écrivain de la “ Patrie,” l'Eglise catholique est partout, et, c'est en vain qu'on escompte sa fin. Ainsi que le proclamait récemment le Père Vaughan, de Londres, “ La France et l'Angleterre seront effacées de la carte du monde et Rome se dressera toujours dans la fraîcheur de sa jeunesse éternelle.”

* * *

Combien de fois n'a-t-on pas voulu faire mourir les Jésuites, par exemple, cette admirable Compagnie, toujours à l'avant-garde pour les luttes et les combats de la sainte Eglise Romaine? Et Dieu sait s'ils sont toujours bien vivants! Ils sont plus de 15,000 dans le monde, raconte une statistique récente, dont 3,000 et plus sont français, 3,300, espagnols, 4,400, allemands, et le reste de l'Assistance d'Angleterre qui comprend l'Irlande et l'Amérique.

Les délégués de la Compagnie, réunis à Rome, viennent d'élire, au commencement de septembre, le Rév. Père Wernz, d'origine allemande et Recteur de la Grégorienne de Rome, pour succéder en qualité de Général au Révérend Père Martin, décédé. "Seigneur, je ne suis pas digne, a dit le Père Wernz, mais que votre volonté et celle de Saint-Ignace soient faites." Et le Saint-Père Pie X, apprenant cette élection, aurait dit: "C'est tout à fait l'homme pour la position."

* * *

Si l'histoire des Jésuites intéresse à bon droit notre Canada, celle des Pères Oblats ne saurait non plus nous laisser indifférents. Comme ceux de St-Ignace, les fils de Mgr Mazenode font trop de bien chez nous pour que les grands faits de leur vie religieuse ne soient pas signalés jusque dans nos plus modestes annales. A ce titre donc, notons ici l'élection du nouveau Supérieur Général, le Rév. Père Lavillardière, originaire de Verdun, France, qui vient également d'avoir lieu à Rome.

* * *

La crise religieuse en France a fait couler des flots d'encre depuis la lettre du 10 août du Saint-Père Pie X, dont nous parlions dans notre dernière chronique. Le "non possumus" du Pape, quoiqu'en disent les Clémenceau et les Briand, embarrasse singulièrement les sectaires qui gouvernent la chose publique au pays de nos pères.

Une nouvelle assemblée plénière des évêques de France a eu lieu à Paris, le 8 septembre. Lors de la première réunion, en mai, les évêques s'étaient tous rendus à Montmartre, aux pieds de la

statue du Sacré-Cœur. Cette fois, c'est aux pieds de Marie, dans l'antique église de Notre-Dame, que, pour la France, ils ont ensemble conjuré Jésus par l'intercession de sa Sainte Mère. Mgr de Cabrières, l'évêque de Montpellier, a prononcé là une allocution magnifique. "L'Eglise est la gardienne de la doctrine, a-t-il dit: *Posuerunt me custodem*; elle ne saurait faillir." Evoquant en conclusion le souvenir du Concordat que l'Etat a brisé, "c'est un nouveau Concordat qui se signe aujourd'hui, s'est-il écrié, cette fois entre les évêques et le peuple. Celui-là ne sera pas rompu."

Les évêques de France ont publié, du reste, une lettre collective très belle, qui a été lue, le 23 septembre, dans toutes les églises de France. Ils affirment solennellement "qu'ils sont unis au Souverain-Pontife, au milieu des douloureuses épreuves du temps présent," et, assurément, ce n'est pas sans émotion qu'on lit à la fin du document — le premier de cette nature au moins depuis 100 ans! — les quatre-vingt-cinq signatures, précédées d'une croix. La lutte très ardente qu'on fait aux catholiques de France rapproche tous les croyants dans le *cor unum et anima mea* de la primitive Eglise.

L'éloquent évêque d'Orléans, Mgr Touchet, avait précédemment publié un *Mémoire juridique et théologique* sur la loi de séparation, que nous voudrions pouvoir analyser. C'est d'une clarté et d'une précision incomparables.

De même, MM. De Mun, dans le *Gaulois*, Etienne Lamy, dans le *Correspondant*, Emile Olivier, dans le *Gaulois*, et ailleurs, MM. d'Haussonville et Brunetière et tant d'autres, ont donné des articles retentissants, qui, à des points de vue divers, font bien comprendre jusqu'où la loi de *Séparation* était, comme le Pape l'a déclaré, absolument inacceptable, parce qu'elle méconnaît d'abord la hiérarchie de l'Eglise et ses droits, parce qu'elle impose une organisation schismatique sous la forme des fameuses *associations culturelles*, parce qu'enfin elle n'assure au culte aucune garantie de stabilité pour l'avenir.

Que de belles pages ont été écrites, que de fières paroles ont été prononcées! En lisant tout cela, on sent monter du fond de son cœur je ne sais quel renouveau d'espérance! Non, la France catholique n'est pas morte. Elle ne mourra pas. C'est impossible.

Hélas! pourtant, comme l'horizon est sombre et encore chargé d'orages! Domine salvam fac Galliam!

Les dépêches annoncent, ces jours-ci, que trois des principaux prélats de France, savoir: Mgr Luçon, de Reims, Mgr de Cabrières, de Montpellier, et Mgr Touchet, d'Orléans, seraient sur le point d'être revêtus de la pourpre. Est-ce bien possible, à cette heure de crise? En tout cas, ce serait une consolation pour ceux qui aiment l'Eglise de France et admirent ses fils les plus vaillants.

* * *

Au Canada, bien qu'il y ait aussi des points noirs à l'horizon, nous sommes loin de ces extrémités. Notre vie catholique se développe et se fortifie. Je n'en veux pour preuve que ce courant de sympathie qui porte vers notre Université nationale — Laval — les forces vives de la race. Oh! sans doute, on pourrait faire plus encore, et comme le soulignait l'autre soir Mgr de Montréal, à l'inauguration de la nouvelle *Ecole de Pharmacie*, la *Faculté des gens à l'aise*, qui pourraient doter notre grande Institution d'enseignement supérieur, est encore à créer; mais il reste vrai qu'on ne déserte pas, chez nous, en masse du moins, les bannières de l'Eglise. On se groupe au contraire volontiers sous son égide.

Cette inauguration de l'Ecole de Pharmacie Laval, sous la présidence de Mgr Bruchési, le Vice-Chancelier, a été brillante. M. le Chanoine Dauth, Vice-Recteur de Laval, M. Contant, le Président de la nouvelle Ecole, et M. Flahaut, professeur à la même école, ont tour à tour intéressé les auditeurs. Enfin, Monseigneur l'archevêque a salué avec bonheur ce progrès de l'Université que constitue une aggrégation aussi importante. "Près de notre Faculté de médecine, a-t-il dit, l'Ecole de Pharmacie sera bien à sa place."

Quelques jours plus tard, dans un échange de vues où les intérêts respectifs avaient été discutés, les plus distingués représentants de notre monde commercial et les autorités de Laval décidaient en principe la fondation prochaine d'une *Ecole des Hautes études commerciales*, qui sera placée, elle aussi, sous l'égide de Laval.

Enfin, on parle de *cours pédagogiques* qui seraient bientôt donnés, toujours à Laval, aux maîtres et instituteurs de l'avenir.

Il y a lieu de nous réjouir sincèrement de tous ces progrès. Notre Université, à Montréal comme à Québec, doit être, et grâce

à Dieu sera, le boulevard des idées françaises et catholiques en notre pays. Sans porter atteinte aux droits des autres, défendons par l'étude, le travail et l'action, nos droits à nous : les droits de notre race, de notre foi et de notre langue.

* * *

Aussi bien était-il fortifiant à l'âme, pour tout canadien croyant et patriote, d'assister l'autre matin — 3 octobre — dans la cathédrale de Montréal, à la messe du Saint-Esprit, qu'en l'absence de Mgr Bruchési, son auxiliaire, Mgr Racicot, célébrait au saint autel pour appeler les bénédictions de Dieu sur les travaux de l'année universitaire.

La présence de tous ces professeurs, graves et imposants sous la toge, celle des nombreux élèves de théologie, de droit, de médecine, des arts, de pharmacie, qui remplissaient la grande nef ; les chants, dans le rythme de Solesmes exécutés à l'orgue sous la direction d'un maître ; le caractère même si solennel de la vaste église St-Jacques — copie diminuée de Saint-Pierre de Rome —, tout rappelait les assemblées *catholiques* par excellence. Sous l'œil de Dieu on était bien à l'*Université*, dans le sens romain du mot.

Et quand, un à un, les professeurs allèrent s'agenouiller devant l'évêque, qui tenait la place du Vice-Chancelier, pour la profession de foi, je pensai à ces zouaves d'il y a quarante ans, qui se levaient si généreusement à l'appel de Mgr Bourget et dont le souvenir et les noms sont gravés sur des tablettes dans une chapelle latérale de notre cathédrale ! Les zouaves, c'est leur sang qu'ils allaient offrir au Pape et à Dieu ; nos professeurs et nos étudiants, c'est leur esprit et c'est leur cœur qu'ils doivent à Dieu et qu'ils lui donneront sous la garde de l'Eglise. Cette cérémonie de la profession de foi ce n'était qu'un symbole, mais combien beau et profond, quand on le pénètre ! *Aime Dieu et va ton chemin !*

* * *

Le 20 septembre, 36e anniversaire de la prise de Rome par les soldats de Victor Emmanuel, dans la jolie et si canadienne cité de Saint-Hyacinthe, avait lieu une fête de zouaves, qui a eu du succès. Devant cinq anciens soldats de Pie IX, revêtus du vieil uniforme rapporté de là-bas, des *jeunes zouaves* ont protesté de leur dévouement à l'Eglise et au Pape.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Ferrier Chartier de fonder ainsi un bataillon de *jeunes zouaves* avec les fils des *anciens*. Le seul fait de porter l'uniforme aux jours solennels aide à garder dans les âmes les sentiments qui furent l'honneur des zouaves de Pie IX. Et puis, qui sait si un jour Pie X n'appellera pas à lui ces fils des soldats de Pie IX ?

A Québec aussi du reste, il me semble, à Trois-Rivières également, et à Montréal donc, nous avons de ces *jeunes zouaves*, qui n'ont pas vu le feu sans doute, mais qui sauraient y aller ! On n'a qu'à les regarder pour le comprendre !

L'un de ces derniers soirs, sous la présidence de Mgr Racicot, se donnait un banquet de charité, à l'Hospice Gamelin, sur la paroisse Saint-Vincent de Paul à Montréal, qu'on avait précisément organisé pour les pauvres, en l'honneur des zouaves. Il y avait là trois *anciens* et une vingtaine de *jeunes*, qui tous portaient l'uniforme des soldats de Pie IX, cette tunique et ce képi gris de fer qu'on ne regarde jamais sans émotion. C'est M. le Commandant Bussières, ancien zouave, qui a organisé ce nouveau bataillon de *jeunes*.

Ne serait-ce qu'à titre du souvenir et des traditions, ces bataillons de recrues nouvelles méritent de voir leurs cadres s'élargir. Mais, comme le disait si bien à Saint-Hyacinthe M. le chevalier Richer, "il faut qu'en endossant l'uniforme des *anciens*, les *jeunes* fassent leurs sentiments d'autrefois, ces sentiments généreux qui animaient les zouaves de 1868, quand ils volaient à la défense du Pontife outragé, le doux et saint Pie IX."

* * *

Un autre sentiment bien chrétien c'est celui qui fait aimer et secourir les abandonnés et les deshérités de la vie. L'œuvre de l'*Orphelinat St-Arsène*, des chers frères de Saint-Gabriel, et celle de l'*École du soir aux jeunes filles*, chez les Dames du Sacré-Cœur de la rue St-Alexandre, entre beaucoup d'autres, attestent, qu'à Montréal, nos œuvres catholiques sont toujours en progrès.

A Villerai, au nord du Mile-End, dimanche, le 30 septembre, Mgr Racicot bénissait le nouvel Orphelinat St-Arsène. Les fondateurs et directeurs de cette institution veulent combler comme une lacune, qui existait encore dans la série des œuvres de secours à la jeunesse. Nous avons bien nos crèches et nos jardins de

l'enfance pour les petits garçons jusque vers l'âge de 11 ans, pour ceux de 14 ans et plus nous avons le patronage. Mais, entre la crèche et le patronage, où aller? A Monfort? Oui, sans doute, et certes l'œuvre de Monfort fait un bien incalculable. Mais Monfort est bien rempli déjà? Désormais nous aurons aussi, à Villeraï, l'*Orphelinat St-Arsène* (1), qui sera dirigé par les chers Frères de Saint-Gabriel.

Chez les Dames du Sacré-Cœur, rue Saint-Alexandre, en plein centre de Montréal, cinq soirs par semaine, pendant une heure et demie, on donne des leçons aux jeunes filles, qui veulent en profiter — et, il y en a présentement 170 qui le veulent bien et même beaucoup mieux que tant d'autres qui ne comprennent pas la grâce que Dieu leur fait en leur donnant de s'instruire. "Si vous voyiez comme elles aiment à étudier et comme elles emploient leur temps, nos bonnes filles de l'*Ecole du soir*, nous disait une directrice, c'est à tirer les larmes." Ah! c'est que *savoir qu'on ne sait pas* est un puissant stimulant au travail, en même temps qu'une forte garantie de constance!

* * *

Sans transition aucune, parlons d'une lettre très jolie, très naturelle et très vivante, que M. l'abbé Emile Chartier, du Séminaire de Saint-Hyacinthe, actuellement en séjour d'étude à Paris, écrivait récemment à la *Vérité* de Québec, à propos d'un pèlerinage que M. l'abbé venait de faire "au tombeau de Crémazie." D'après ce qu'il nous raconte, il ne serait pas impossible — quoique les chances soient bien restreintes, de retrouver un jour quelques cendres de notre grand poète. La conversation que M. Chartier a eue avec Mad. Malandin (la dame qui vit mourir Crémazie qu'elle connaissait sous le nom de Jules Fontaine,) et qu'il raconte si bien, devrait être inscrite en tête des futures éditions des *œuvres de Crémazie*.

Pour donner une idée du ton de cette lettre, qui marque un grand progrès dans le style d'un homme qui écrivait déjà bien, je demande à citer cette phrase émue:

"Je repris cette avenue ravissante qui du cimetière d'Ingouville conduit, par une pente prolongée, jusqu'à la ville du Hâvre.

(1) L'Orphelinat s'appelle *St-Arsène* du prénom du Chanoine Dubuc, l'un des principaux bienfaiteurs de l'œuvre.

“ Et je songeais à part moi combien souvent Crémazie avait dû promener sur cette même colline ses rêves et ses deuils, s'accouder à la balustrade d'où l'on domine toute la cité, le port et la mer, poursuivre de sa pensée et de son cœur les vaisseaux qui se détachent de la jetée pour ancrer enfin dans le port de Québec, dont le nom seul indique aux matelots qu'ils ne sont plus au Hâvre! Québec, le Hâvre; qui connaît l'une connaît presque l'autre. Et l'on se demande si la Providence n'est pas elle-même intervenue pour conduire l'exilé sur un cap qui lui permit de contempler, avant d'y mourir, l'image de sa petite patrie.”

* * *

La patrie canadienne que Crémazie aimait tant et qu'il chanta avec tant d'émotion,

“ O Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore...”

d'autres encore et toujours l'aiment, et, à leur façon, travaillent à son honneur et à sa gloire.

M. Pierre-Georges Roy, l'infatigable chercheur du *Bulletin des recherches historiques*, vient de publier le plus intéressant et peut-être le plus curieux des livres. Jamais volume ne fut plus apte à satisfaire la curiosité des gens. Son titre l'indique: “ Les noms géographiques de la province de Québec.” Ajoutons qu'il justifie son titre. En cinq cents pages et par ordre alphabétique, il contient les noms — et l'origine historique de ces noms — des seigneuries, des cantons, des comtés, des villes, des paroisses, des caps et des rivières de notre province. M. l'abbé Camille Roy, dans un article bibliographique, a fort heureusement écrit que ce livre de M. Pierre-Georges Roy “ est vraiment, si l'on peut s'exprimer ainsi, le registre baptistaire de notre province.”

Quelle aubaine, dans une soirée d'hiver, en évoquant des souvenirs de telle paroisse, de tel rang, de tel ruisseau même, d'avoir sous la main ce livre si curieux, qui sait donner satisfaction à toutes les curiosités! Nous le recommandons vivement à nos lecteurs.

* * *

Signalons aussi à l'attention des amateurs du beau — de ceux surtout qui cultivent les fleurs en serre... et les oiseaux en cage — un autre livre, d'apparence plus modeste, mais plein d'une science aimable. C'est "Cent fleurs de mon Herbiere" de M. E. Z. Massicotte.

"C'est une gerbe délicieuse que, sous ce titre — écrit *Colette* " dans la *Presse* — M. E. Z. Massicotte vient d'offrir aux lecteurs " canadiens. Une gerbe vivante, je dirais presque, car les fleurs " qu'il veut nous faire connaître, l'auteur nous les présente de si " aimable manière que nous les croyons voir, non pas seulement " encloses entre les feuilles d'un herbiere, mais encore toutes " fraîches, odorantes et emperlées... "

" Des pleurs d'argent de la rosée! "

Après aussi gentille appréciation, un pauvre chroniqueur n'a plus qu'à se taire.

* * *

Avant de recommander aux prières de nos lecteurs, suivant notre coutume, nos confrères décédés au cours du mois, nous voulons solliciter leurs pieux suffrages pour la Très Révèrende Mère Marie du Rosaire, supérieure générale des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (Hochelaga), et aussi pour Louis Archambault — modeste ouvrier qui vient de mourir à St-Eustache — le vrai fondateur de la Société des Artisans-Canadiens-Français, aujourd'hui si puissante.

Les confrères défunts sont, pour septembre :

M. l'abbé C.-J.-E. Gagné, curé de Ste Angèle de Merici, au diocèse de Rimouski, mort à 58 ans;

M. l'abbé J.-L.-H. Major, curé de Curran, au diocèse d'Ottawa, mort à 35 ans.

On a eu la bienveillance de nous signaler en plus, au cours de juin dernier, la mort de Mgr F.-X. Blanchet, P. A. et Vic. Gén., décédé à Portland, Orégon, à l'âge de 70 ans.

Pour tous ces disparus, prions le Dieu des miséricordes.

Vigilate, fratres...

L'abbé Elie J. Auclair

LA MESSE

(Suite et fin.)

Ici encore, ne demandez pas comment cela se fait, comment le corps et le sang de Jésus-Christ peuvent se trouver à la fois dans tous les lieux où un prêtre prononce sur du pain ou du vin les paroles de la consécration. Jésus-Christ ne met pas de limites à sa promesse, il n'y en a pas et c'est là tout ce que vous avez besoin de savoir. On peut vous dire cependant que le corps et le sang de Jésus-Christ sont dans le sacrement de l'Eucharistie, à l'état de simple substance. Or, la substance en elle-même n'est pas limitée, circonscrite en un lieu, comme le corps que nous voyons. Votre âme est à la fois et tout entière dans chacune des parties de votre corps qu'elle anime. Ainsi en est-il de la substance: elle est partout et elle n'est nulle part, puisqu'elle n'occupe aucune portion de l'espace. La substance de l'air est aussi bien dans la bulle d'air que vous aspirez, que dans l'immense atmosphère, au milieu de laquelle se balance le monde terrestre. La substance du corps et du sang de Notre-Seigneur se trouve de même, sans avoir besoin, ni de se multiplier, ni de se déplacer, partout où l'appellent les paroles de la consécration. Par la même raison, elle se trouve tout entière dans chaque partie des espèces comme notre âme dans chaque partie de notre corps. Cette explication, d'ailleurs, ne nous fait pas comprendre l'incompréhensible; elle n'a qu'un but, c'est de nous montrer que la raison ne saurait élever aucune objection recevable contre la parole de Dieu.

Nous avons jusqu'ici parlé du mystère de l'Eucharistie comme si les espèces du pain n'y recouvraient que le corps seul de Jésus-Christ et les espèces du vin son sang seul aussi.

C'est qu'en effet la parole de Dieu n'y opère que ce qu'elle signifie. Donc en vertu et par l'effet propre de ces mots sacramentels: "Ceci est mon corps, ceci est le calice de mon sang," il n'y a sous l'apparence du pain que le corps de Jésus-Christ, et sous l'apparence du vin que le sang de Jésus-Christ. Cependant, son corps, son sang, son âme, sa divinité, sont maintenant inséparables, parce que "Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus." Lorsque, par l'effet direct des paroles de la consécration, il met son corps sous l'apparence du pain, et son sang sous l'apparence du vin, il y vient tout entier. Il est tout entier sous chaque partie de chaque espèce; il n'y a pas plusieurs Jésus-Christ, il n'y en a

qu'un seul, et il est aussi bien dans une partie que dans le tout. Quand on divise les espèces, on ne divise pas Jésus-Christ, il est à la fois et le même, dans chaque partie.

Enfin il demeure sous les *espèces* consacrées aussi longtemps que ces *espèces* subsistent elles-mêmes. Qui pourrait mettre en doute s'il faut l'adorer sous ce voile qu'il lui plaît de revêtir, pour se cacher et se montrer tout ensemble, puisqu'il est présent, quoique invisible, vrai Dieu et vrai homme, avec toute sa puissance et tous ses dons, comme dans le ciel. La seule différence entre le ciel et l'Eucharistie est dans la manière dont Notre-Seigneur se met ici et là, en rapport avec les âmes; il apparaît dans le ciel, tel qu'il est, à découvert; dans l'Eucharistie, nous ne le connaissons que par la foi et nous sommes libres de lui refuser nos hommages.

Après avoir décrit dans ses lignes essentielles, le mystère que *fait* la parole de Dieu, il nous reste à montrer que ce mystère est un sacrifice. L'Eglise a déclaré que l'on offre sur l'autel la même hostie qui fut immolée sur la croix. "Les cieux s'ouvrent, je perce au-dedans du voile; j'entre dans le sanctuaire éternel, et j'y vois avec saint Jean devant le trône "l'Agneau comme tué et autour les vingt-quatre vieillards vénérables." C'est ce que je vois dans le ciel, c'est ce que je vois sur la terre. Là, Jésus, comme mort, comme tué avec les cicatrices de ses plaies, au milieu de ses saints; ici, le même Jésus, encore comme tué et revêtu des signes sacrés de la mort violente qu'il a soufferte, environné de part et d'autre de l'assemblée de ses prêtres. Que nous dit saint Paul de ce Jésus considéré dans le ciel?" Qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu, qu'il est dans le ciel toujours vivant afin d'intercéder pour nous, qu'il intercède pour nous en sa présence. Et que dirons-nous, à son exemple, de ce Jésus posé sur le saint autel, sinon que sa seule présence, et la seule représentation de sa mort est une intercession perpétuelle pour le genre humain." Jésus-Christ "dans une figure de mort," s'offrant à son Père, voilà donc le sacrifice eucharistique.

Il y a ainsi deux éléments essentiels dans le sacrifice de l'autel: l'un tout intime, l'acte volontaire par lequel Jésus-Christ s'offre pour nous à son Père sur l'autel, comme il l'a fait sur la croix; l'autre extérieur, l'état de victime, "la figure de mort" qu'il imprime sur l'autel à son corps et à son sang: le corps de Jésus-Christ est "donné," "rompu," sur l'autel comme sur la croix quoique d'une manière différente. Que Jésus-Christ s'offre pour nous sur l'autel, "qu'il paraisse pour nous devant la face de Dieu afin d'intercéder pour nous:" cela ne peut faire l'objet d'un doute.

Jésus-Christ est notre Sauveur, notre Rédempteur, et jusqu'à ce qu'il aura réuni dans le sein de son Père "tous ceux qui sont à lui," il ne cessera pas un instant de "se sanctifier," de s'offrir pour eux. Puisque Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, il ne saurait s'y dépouiller des sentiments qui lui sont les plus essentiels.

Mais, en quoi consiste cette "figure de mort," cet état de victime que prennent son corps et son sang? Comment ce corps est-il vraiment "rompu" et comment ce sang coule-t-il encore dans la coupe sacrée? Comment la table devant laquelle se tient debout un homme que nous appelons le prêtre, est-elle véritablement, aussi bien que la croix, un autel? Voilà ce qu'il est moins aisé de dire, et ce qu'il faut pourtant, en partie, du moins, expliquer.

Sur la croix, le sang de Jésus-Christ a été séparé de son corps, "il a coulé de toutes ses veines rompues" et son corps a été réduit à l'état de cadavre insensible, et sans mouvement propre. Nous voyons sur l'autel l'image frappante des mêmes phénomènes. Jésus-Christ dit: "Ceci est mon corps; ceci est mon sang;" c'est son corps, sous l'apparence du pain; c'est son sang sous l'apparence du vin; ils sont séparés, oui, séparés, le corps d'un côté, le sang de l'autre: "la parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique." En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps et rien là que le sang; si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité. Mais pour imprimer sur ce Jésus qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents: le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime, d'une manière nouvelle, par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps."

Ainsi, à ne considérer que l'expression sensible, extérieure du sacrifice, c'est-à-dire, d'un côté, les paroles que le prêtre prononce, et de l'autre, les espèces du pain et du vin, le corps de Jésus-Christ nous apparaissent séparés. "Tel est le sacrifice des chrétiens, où la victime n'est présentement aperçue que par la foi, où le glaive est la parole qui sépare mystiquement le corps et le sang, où ce sang n'est par conséquent répandu qu'en mystère, et où la mort n'intervient que par représentation; sacrifice néanmoins très véritable en ce que Jésus-Christ y est véritablement contenu et présenté à Dieu dans cette figure de mort." Notre-Seigneur, "dans cette figure de mort," n'est-il pas en quelque sorte plus anéanti que sur la croix? Il avait encore, au Calvaire, même après sa mort la

forme humaine, et il était mort de façon à faire dire au centenaire qui présidait au supplice : " Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. " Mais, sur l'autel, que voyez-vous ? Un peu de pain, un peu de vin. La parole de Dieu est allée aux dernières divisions ; elle a ôté au corps et au sang de Jésus-Christ leurs propriétés les plus intimes pour ne nous en laisser que la nue et pure substance. Il est là, comme s'il n'était pas, invisible, sans mouvement, sans aucun rapport avec le monde extérieur ; il ne peut ni parler avec la bouche, ni saisir avec ses mains, ni marcher avec ses pieds ; il est comme une chose qui n'entend rien, qui ne voit rien et qui est à la merci de quiconque veut s'en emparer. Se peut-il voir un anéantissement plus entier, une dépendance plus absolue ? Tel est le sacrifice eucharistique " où la mort est partout et où néanmoins l'hostie est vivante, " " sensible et spirituel, simple et auguste, humble et magnifique en même temps. "

Jésus-Christ est le vrai prêtre de ce sacrifice, comme il en est la victime. Mais il jette un voile sur sa fonction sacerdotale comme sur sa qualité de victime. On ne le voit pas, on ne l'entend pas se servant de la parole comme " d'une épée tranchante, " pour faire les séparations nécessaires, nous ne voyons qu'un homme qui parle en son nom. Et telle est l'importance de cet homme que Jésus-Christ ne peut vouloir et faire le changement du pain et du vin en son corps et en son sang, ni par conséquent offrir son sacrifice, qu'en dépendance de celui qu'il a choisi pour être son interprète et son instrument. Si cet homme se tait, le sacrifice de Jésus-Christ est interrompu aussi longtemps qu'il garde le silence ; dès qu'il le veut, Jésus-Christ s'étend de nouveau sur la croix, il dispose à son gré et de l'heure et du lieu. Un morceau de pain, quelques gouttes de vin et deux petites phrases : voilà tout ce qu'il faut pour commander au Tout-Puissant, pour le réduire en un instant à l'état de victime.

Le sacrifice de la croix et celui de l'autel diffèrent par leurs effets autant que par leur forme. Notre-Seigneur s'offrait au Calvaire, pour expier les péchés du monde et mériter le salut de tous les hommes. Sur l'autel, il ne peut plus ni mériter, ni satisfaire ; de plus, l'efficacité du sacrifice eucharistique découle entièrement de la croix : Jésus-Christ ne s'offre plus maintenant que pour appliquer les grâces qu'il a méritées par sa mort. Loin donc d'amoindrir la valeur et de rabaisser la dignité du sacrifice de la croix, le sacrifice eucharistique en fait au contraire éclater la grandeur et en proclame la nécessité. Il n'a été institué que pour " annoncer la mort du Seigneur " et en répandre les bienfaits :

célébré tous les jours, il nous rappelle tous les jours que nous n'avons d'espoir que dans la croix de Jésus-Christ.

Cependant il a suffi que le Sauveur mourût une fois pour expier tous les péchés du monde et pour mériter un trésor de grâces que la libéralité de Dieu n'épuisera pas durant l'éternité.

Pourquoi faut-il maintenant un nombre incalculable de messes pour distribuer aux âmes des mérites acquis par une seule mort? Assurément, Notre-Seigneur est aussi puissant "pour intercéder" qu'il l'a été pour mériter; l'offrande qu'il fait est la même, c'est le prix infini de sa Rédemption. Encore une fois, d'où vient la nécessité où il est de "prier toujours jusqu'à la fin des temps, pour les âmes qu'il a rachetées?" A cette question, nous n'avons qu'une réponse: Dieu a voulu que la prière de Jésus-Christ ne finit qu'avec nos besoins et que le sang Rédempteur criât miséricorde aussi longtemps que nos crimes provoqueraient sa justice. Quelle est donc l'efficacité réelle du sacrifice, et avec quelle abondance, chaque fois qu'il est offert, répand-il ses grâces? Nous ne le savons pas. Deux choses cependant sont également certaines, c'est que Jésus-Christ "n'intercède" jamais en vain et que Dieu mesure les dons qu'il fait à ce moment aux dispositions de chacun. "Tous nous recevons alors de la plénitude" de notre Sauveur, quoique nous soyons inégalement partagés, et pour le redire encore une fois, Dieu qui fait tout dans le monde, ne fait rien nulle part, sans s'inspirer de la prière de Jésus-Christ.

On voit par là l'importance d'une seule messe, elle est capable, et il est vrai de dire en un sens que les destinées de l'univers en dépendent; une messe de plus ou moins change le cours de la Providence.

Dès qu'il a prononcé les paroles de la consécration, le prêtre élève l'hostie pour offrir l'Agneau de Dieu immolé aux adorations des assistants; de même pour le calice. Avant et après cette double élévation, il fléchit le genou et il suit des yeux le Saint Sacrement pendant qu'il le tient dans ses mains. "A la prière du prêtre, dit saint Grégoire le Grand, le ciel s'ouvre et les chœurs angéliques entourent l'autel." C'est comme à la naissance du Sauveur. Hélas! si Notre-Seigneur est assuré d'avoir partout une cour invisible, nos temples sont souvent plus déserts que l'étable de Bethléem. Aujourd'hui comme alors, la foule est ailleurs.

Aimery de Querceville.

II

Le Pape et l'abbé.

Elu le 12 juillet 1690, le cardinal Antonio Pignatelli,* archevêque de Naples, était âgé de soixante-seize ans et d'une santé fort délicate. Aussi, tout en rendant justice à ses vertus et à sa haute intelligence, les gens qui trouvent toujours à redire au choix du Saint-Esprit, annonçaient-ils déjà la mort prochaine du nouveau Pape. Tout au contraire, il vécut encore plus de dix années, et se montra aussi ferme, aussi actif aussi persévérant que jamais pape le fut. Louis XIV lui-même ne put résister, et, désavouant les dangereuses propositions de l'Assemblée du clergé de 1682, réconcilia l'Eglise de France et la papauté.

Innocent XII, loin d'imiter le népotisme tant reproché à son prédécesseur, défendit à tous ses parents d'habiter Rome. "Mes neveux ce sont les pauvres," dit-il, et il le montra pendant tout le cours de son pontificat, en fondant l'orphelinat Saint-Michel, en transformant en hospice le palais de Latran, et en répandant les immenses largesses qui lui valurent le surnom de *Père des pauvres*. Attentif à toute chose, il voulut aussi réformer certains usages mondains, adoptés par le clergé, et, à peine arrivé à Rome, Aimery entendit les oisifs répéter force quolibets sur les perruques proscrites par le Pape. Cette mode ridicule avait depuis longtemps passé de France en Italie, et les prêtres l'avaient presque tous adoptée.

Aimery, tout au contraire des jeunes nobles de son âge, portait ses cheveux bruns naturellement bouclés, et n'avait jamais consenti à les poudrer encore moins à les couper pour les remplacer par une de ces perruques blondes, dont le prix s'élevait parfois jusqu'à mille écus. C'était une de ses originalités, et à l'armée comme dans le monde, elle lui avait valu force moqueries, auxquelles il répondait le plus souvent en disant: "Suis-je plus laid avec mes cheveux que vous avec votre perruque?" Aimery était l'un des plus beaux garçons qu'il fût possible de voir, cet argument mettait aisément les rieurs de son côté. Il ne se doutait pas, du reste, du succès qui l'attendait à Rome.

Innocent XII donnait de nombreuses audiences, mais, afin d'épargner son temps, il recevait toujours plusieurs personnes à la fois. Aimery obtint de lui être présenté, ainsi qu'une cinquantaine d'autres Français de distinction. C'était dans la salle de la Signature en attendant l'arrivée du Pape, Coulanges, toujours à l'affût de nouveautés et qui ne manquait pas une audience, vint raconter à Aimery qu'à la cour de France une grande révolution venait de s'accomplir.

— Eh quoi donc ? demanda Aimery.

— Les dames ne portent plus ni fontanges, ni jardinières, ni cornettes élevées, ni papillons, ni panaches. Les coiffures ont baissé d'un pied. On assure qu'elles n'en sont que plus jolies, et le Roi les en a félicitées fort sérieusement. C'est absolument vrai, vous pouvez m'en croire. N'en êtes-vous pas surpris au dernier point ?

— Ma foi, non, monsieur. Qu'y a-t-il là de si merveilleux ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a dit :

Varium et mutabile semper...

— Que vous êtes savant, et sage, et raisonnable ! s'écria Coulanges. Je vous admire...

Il allait continuer ses bavardages lorsque la porte, s'ouvrant à deux battants, livra passage aux gardes-nobles et aux camériers précédant le Pape, et Innocent XII parut, vêtu de blanc, simple et majestueux à la fois. Toute l'assistance se mit à genoux, et, bénissant en marchant, il alla s'asseoir sur le trône pontifical. Ses yeux, noirs et vifs, brillaient et semblaient rayonner sur la pâleur marmoréenne de son visage à l'expression pensive et douce.

Plusieurs dames de haut parage, la tête couverte de grands voiles de dentelle, lui furent d'abord présentées, et à toutes il dit en français fort italianisé quelques mots gracieux. Puis, vint le tour des hommes, qu'un prélat lui nommait à mesure, et admettait tour à tour au baise-ment du pied.

Dès son entrée, le Pape avait remarqué le jeune comte de Querceville, que sa haute taille, ses cheveux à la Louis XIII et son air de grande jeunesse distinguaient partout. Lorsque ce fut le tour d'Aimery à venir se prosterner à ses pieds, Innocent XII le désigna aux cardinaux et aux dignitaires qui l'entouraient en leur disant :

— Regardez, Messieurs, ce jeune cavalier, qui n'a pas plus de mensonge sur la tête que dans le cœur. N'est-il pas plus beau

ainsi que s'il était encapuchonné d'une toison d'emprunt ? C'est le fils d'une noble race, le dernier héritier des Querceville de Normandie et le neveu d'un des hommes qui font en ce moment le plus d'honneur à l'Eglise de France. Comte Aimery, ne quittez pas Rome avant de nous revoir, car nous voulons vous charger de porter à l'abbé de Hautecombe le bref qui lui témoignera de notre paternelle satisfaction et des louanges qu'il mérite.

Très étonné, mais se gardant bien de le laisser paraître, Aimery remercia le Pape et s'inclina pour lui baiser le pied, tandis que d'un geste affectueux Innocent XII posa un instant la main sur ses longs cheveux, en lui disant :

— Soyez béni, mon cher fils, pour le temps et pour l'éternité.

A peine l'audience fut-elle terminée et le Pape rentré dans ses appartements, que tous les Français et même bon nombre d'Italiens vinrent accabler Aimery d'embrassades et de félicitations. Coulanges surtout était enthousiasmé.

— Mais enfin, lui dit tout bas Aimery dès que ce flot se fut écoulé, mais enfin, qu'a donc fait mon oncle ?

— Quoi ! vous n'en savez rien ? mais vous arrivez donc de la lune ? Mais votre oncle a fait comme l'abbé de Rancé. D'abbé commendataire, il s'est fait novice, puis profès de l'ordre de Saint-Benoît. Il édifie tout le couvent, il dépasse tous ses religieux en sévérité, en austérité, en régularité. Toute la Provence en est édifiée. On me l'a écrit de Grignan. C'est admirable. Et vous n'en saviez rien ?

— Mon oncle ne m'en a pas écrit un traître mot, Monsieur, et il est mon seul correspondant en Provence.

— Quelle vertu ! quelle humilité ! Ah ! notre siècle est le siècle des merveilles ! Mais que dites-vous du Pape ? N'est-il pas charmant ? Quelle grâce, quel esprit ! Venez donc avec moi au palais Bigassini. Venez aussi, Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers Du Martel et l'abbé de Marcilly ; venez, nous trinquerons avec du vin d'Orvieto, et le Saint-Père n'y saurait contredire sans renier ses ancêtres et même madame sa mère, Ecoutez ce couplet.

Et, tout en descendant le royal escalier du Vatican, l'incorrigible chansonnier fredonnait :

Certes, de boire en repos,
 Nous permettra le Saint-Père.
 Son nom, ses armes sont des pots,
 Une caraffe était sa mère :
 Pour moi, je veux avec éclat
 Célébrer son pontificat

A la fin de décembre 1691, Aimery quitta Rome. Son gouverneur était presque aussi heureux que lui de revenir en France, mais l'abbé de Marcilly regrettait l'Italie, et peu s'en fallut qu'il n'y restât. On lui proposait une place de précepteur chez un prince romain. Il était bien tenté d'accepter, et il dit à Aimery :

— Vous n'avez plus besoin de moi. Que ferai-je à Querceville !

— Vous y attendrez, en compulsant les archives, mon cher abbé, des élèves qui, je l'espère, ne vous seront pas plus rebelles que moi. Je compte me marier jeune, et que vous serez le précepteur de mes fils, dussé-je en avoir autant que Tancred de Hauteville. Me refusez-vous ?

L'abbé, tout ému, lui prit les mains sans pouvoir dire un mot, et Aimery l'embrassa joyeusement.

Ils s'embarquèrent à Civita-Vecchia, par une matinée radieuse. Le vent était favorable, et les côtes d'Italie fuyaient rapidement. En les voyant s'effacer à l'horizon, plusieurs des passagers soupirèrent, et l'abbé sentit une larme mouiller sa joue. Mais Aimery, tourné vers la France, ne les regardait plus, et chantait :

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
Ou comme celui-là qui conquit la toison,
Et puis est revenu plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge.

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et dans quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup davantage !
Plus me plait le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plait l'ardoise fine.

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

A son retour à l'abbaye, le jeune comte eut peine à reconnaître son oncle. Bien que la santé de l'abbé de Hautecombe fût parfaite, il avait fort maigri, et sa tête rasée, son vêtement bénédictin le changeaient beaucoup. Un calme et une joie tout-à fait sur-naturels rayonnaient sur son visage et il accueillit son neveu avec

plus de tendresse qu'il ne lui en avait jamais témoigné. Il reçut le bref du Pape à genoux, et le remit à Dom René avant de le lire. Le prieur se confondait en excuses, et disait :

— Vous êtes mon supérieur, père abbé.

— Pas avant d'avoir été régulièrement élu par vous tous, mes pères et mes frères, dit le nouveau profès, et je bénirai Dieu si vous en nommez un plus digne que moi.

Profondément ému en voyant une telle transformation, Aimery se sentit de plus en plus attaché au seul parent qu'il eût, à ce savant naguère si mondain et devenu un fervent religieux. Il passa deux mois à Hautecombe, racontant ses voyages aux religieux et recevant avec respect et affection les conseils de son oncle l'abbé.

— Vous êtes le seul lien qui m'attache encore au monde, disait-il au jeune comte. J'aspire au moment où je remettrai votre fortune entre vos mains en vous unissant à une femme digne de vous. J'espère que vous la trouverez bientôt. Promettez-moi de me tenir au courant de tous vos projets, et de ne rien cacher non plus à votre excellent gouverneur.

— Je vous en donne ma parole de gentilhomme, dit Aimery. En agissant ainsi, cher oncle, je ne ferai d'ailleurs que suivre une habitude librement adoptée. M. Du Martel et M. de Marcilly sont mes meilleurs amis, et vous trouverez toujours en moi le fils le plus soumis et le plus affectueux. Ne reviendrez-vous pas à Paris et en Normandie avec moi ?

— Non, mon ami. C'est ici que j'ai choisi le lieu de mon repos. J'ai mis ordre à toutes mes affaires temporelles. Les vôtres sont en bon état et en bonnes mains, et maître Giraud, mon notaire, d'une part, et les intendants de Beaumont et de Querceville les gouvernent avec toute la prudence et la probité désirables. J'ai réussi à augmenter vos biens. Que Dieu vous fasse la grâce d'en user chrétiennement et pendant une longue et heureuse vie. Allez, mon cher enfant, retrouver votre chère Normandie. J'espère que vous reviendrez voir quelquefois le vieil abbé de Hautecombe, qui jusqu'à son dernier jour priera Dieu pour vous.

Il lui recommanda d'aller à Tancarville avant de rentrer dans ses domaines du pays de Caux, le chargea de plusieurs messages pour ses amis de Paris et la douairière de Bricquetot, et vers le commencement du printemps, Aimery et sa suite s'acheminèrent vers la Normandie.

III

L'héritière de Tancarville.

Lorsqu'au détour de la charmante route qui conduisait alors à travers bois de Caudebec à Tancarville, les tours de ce magnifique château apparurent aux regards d'Aimery et de ses compagnons de voyage, ils firent une exclamation d'étonnement. Eclairés par le beau soleil d'avril, que voilaient par instants des nuages légers, le donjon, les courtines crénelés et les nombreuses tours, revêtues çà et là des sombres draperies de lierre, émergeaient de la jeune verdure des hêtres et des noyers. Au pieds de la falaise triangulaire qui forme la base et comme le piédestal de l'antique tourteresse, la Seine, refoulée par la marée, coulait à pleins bords et venait baigner le quai étroit où étaient rangées d'humbles maisons de pêcheurs et de mariniers, entourant une auberge à l'enseigne de *Saint-Nicolas*. Les voyageurs y entrèrent pour se débarrasser de la poussière, et, tandis qu'ils procédaient à leur toilette et que les valets étrillaient les chevaux, Aimery se fit précéder au château par un domestique chargé de présenter ses respects aux dames et de leur demander à quelle heure il lui serait permis d'aller leur faire visite.

Les gens de l'auberge, émerveillés de la bonne mine du jeune comte et des manières distinguées du gouverneur et de l'abbé, se dirent les uns les autres que pour sûr, Aimery était un prince et venait pour épouser l'héritière de Tancarville.

— Enfin, dit l'hôtelière, Austreberthe Maclou, on va donc revoir un peu de mouvement au château! Il n'est que temps! Depuis la mort de M. de Tancarville et de son fils dernier, que Dieu ait leurs âmes! il ne s'est pas donné un seul repas au château. Madame vit en ermite et sa maladie doit venir de là, car rien n'est malsain comme la solitude et l'ennui.

— Vous parlez comme une étourdie, Austreberthe, lui dit sa belle-mère, vieille sibylle au bonnet gigantesque, qui filait sa quenouille au coin du feu. Madame Tancarville se meurt d'été, et cela, parce qu'elle a eu trop de chagrin. Voir mourir ses quatre fils et son mari, c'est dur! Il n'y a pas de divertissement qui puisse faire oublier ça. Nous autres, quand nous avons des peines, nous travaillons, et le travail nous distrait et finit par nous consoler. Mais les gens riches restent à rien faire et se rongent le cœur en pensant à ce qu'ils ont perdu.

— Tout de même, dit Autreberthe, on ne comprend pas que le bon Dieu ait ainsi affligé une si bonne dame, qui n'a jamais fait de peine à personne. Qui se serait douté qu'elle perdrait ainsi ses jolis enfants, et après les avoir vus tant languir, encore ! Elle et M. de Tancarville formaient un si beau couple !

— C'est vrai, mais ils étaient cousins germains, et cela porte malheur. L'Eglise ne permet qu'à contre-cœur ces mariages-là, et elle a bien raison. Je l'ai entendu dire à notre curé. Mais nous causons trop, ma bru. Allez donc voir si vos hôtes ont bien ce qu'ils ont demandé.

Et la fileuse, tout en faisant rapidement tourner ses fuseaux, murmurait :

— Dans l'ancien temps, on n'allait pas quérir des dispenses à Rome pour épouser sa nièce, sa tante ou sa cousine. On obéissait simplement à la mère Eglise, et les riches comme les pauvres s'en trouvaient mieux. Aussi il y avait des familles comme on n'en voit plus.

Et elle se mit à chanter doucement une vieille chanson qui racontait les exploits et les conquêtes des douze fils de Tancrède de Hauteville.

Bientôt l'intendant du château, respectable barbon vêtu de velours noir et paré d'une belle chaîne d'or, vint saluer le jeune comte de la part des châtelaines et lui dire que ces dames étaient prêtes à le recevoir, et le priaient de vouloir bien dîner au château, où son appartement et celui de MM. Du Martel et de Marcilly étaient déjà prêts. Puis il remonta sur sa mule pacifique, et s'en retourna après force saluts et compliments.

Un peu avant midi, Aimery et sa suite chevauchèrent sur la route sinueuse et ombragée qui conduisait au château. A chaque détour, un point de vue plus vaste et plus charmant s'offrait à leurs regards, et Aimery, joyeux de respirer les parfums de la terre natale, disait à ses compagnons :

— Avouez-le, messieurs, rien n'est beau comme la Normandie.

L'entrée du château était imposante ; la cour, vaste et dominée par d'énormes constructions, aurait dû être animée comme jadis par la foule des hommes d'armes, pour paraître belle, mais elle semblait triste et déserte. Les quarante serviteurs des dames de Tancarville et de Bricquetot étaient comme perdus dans son immensité et les sombres arceaux des salles et des galeries qui s'ouvraient sur cette cour aux pavés moussus.

Les visiteurs, guidés par l'intendant et deux laquais en grande livrée, allèrent se débouter dans de belles chambres à tapisseries

de haute lisse; puis ils furent introduits dans une salle de moyenne grandeur, meublée en partie à la moderne, et où des fauteuils dorés et des *cabinets* de Boule contrastaient avec les bancs de granit encastrés dans les embrasures, et une cheminée où l'on aurait pu faire rôtir un bœuf.

Etendue sur une chaise longue, et toute vêtue de noir, la pâle châtelaine de Tancarville accueillit gracieusement ses hôtes. Sa mère, l'active et causeuse dame de Bricquetot, alerte comme une jeune fille, et à qui sa canne à bec de corbin servait bien plutôt de bâton de commandement que de point d'appui, se leva vivement et embrassa Aimery, en se récriant sur sa belle taille et sa ressemblance frappante avec son grand-père, son père, sa mère et tous les Querceville qu'elle avait connus jadis. Elle lui demanda des nouvelles de l'abbé de Hautecombe, et, en moins de deux minutes, le questionna sur le Pape, sur l'Italie, sur cent choses, le tout avec une bonne grâce égale à sa loquacité. Puis elle fit des compliments de bienvenue au chevalier, à l'abbé, les fit asseoir, et tout à coup, s'apercevant qu'elle oubliait l'essentiel, s'écria :

— Mais où est Henriette? où est mademoiselle de Tancarville?

— Je ne sais, en vérité, dit la comtesse. Elle était là il n'y a pas cinq minutes, au moment où ces messieurs sont entrés. Je vais appeler Mustillo, qui la trouvera bien.

Elle prit un petit sifflet suspendu à sa ceinture et siffla doucement.

À l'instant, sortant de dessous une table, on vit accourir, en faisant la roue sur les pieds et les mains, un petit Maure, vêtu de satin écarlate, laid et agile comme un singe.

Il fit une cabriole en arrivant devant la comtesse, puis, retombant sur ses pieds, resta droit, fixant sur sa maîtresse des yeux qui brillaient comme des diamants sur sa face brune et camarde.

— Où est mademoiselle?

— Sur le balcon, madame. ,

— Tu lui diras que je veux lui parler.

Il repartit de même, tournant avec rapidité, et s'élança sur le balcon dont la porte-fenêtre était ouverte.

Une minute après, dans le cadre formé par cette porte en ogive et se détachant sur l'azur du ciel, on vit apparaître l'élégante et frêle silhouette d'une très jeune fille. Elle était fort petite, mais, isolée, paraissait grande, tellement les formes de sa délicate personne étaient fines, élancées et d'une symétrie parfaite. Sa tête, petite et gracieuse, était couronnée d'une sorte de nimbe formé par ses cheveux follets, blonds et crespelés, semblables à des fils d'or

frisés. Ses mains et son teint, à peine rosé, rivalisaient de transparence et d'éclat avec les plus jolies fleurs, et lorsque, s'avancant d'un pas si tranquille et si gracieux que le frôlement seul de sa robe soyeuse eût trahi son approche à l'oreille la plus attentive, elle fit une profonde révérence et prit place aux pieds de sa mère, Aimery resta muet d'admiration et de surprise, et murmura tout bas :

— C'est un sylphe et non une créature mortelle que cette petite personne. Jamais je n'ai rien rêvé de si merveilleux.

— Ma petite Henriette dit la douairière, je vous présente le comte Aimery de Querceville, votre cousin, qui arrive de Rome et de Provence, et a bien voulu se charger de vous apporter des présents que vous envoie M. l'abbé de Hautecombe. Allons, donnez-lui votre main à baiser.

— Soyez le bienvenu, mon cousin, dit Henriette d'une voix douce et harmonieuse. Ah ! si j'avais su que j'avais un cousin qui allait à Rome, je lui aurais donné une commission pour notre Saint-Père le Pape.

— Voulez-vous que j'y retourne, ma cousine ? Je suis à vos ordres, dit Aimery : j'irai plus loin encore pour vous être agréable.

— Nous y réfléchirons, Monsieur, reprit Henriette d'un petit air sérieux, digne d'une reine.

— Approche-nous cette corbeille, Mustillo, dit madame de Tancarville, en désignant au petit Maure une corbeille artistement tressée et ornée de rubans incarnats, que les valets d'Aimery avaient posée à l'entrée du salon.

Mustillo l'entraîna en faisant mille contorsions comiques, dénoua les rubans et, enlevant le couvercle, fit voir aux dames quantité de boîtes, de petits papiers, de coffrets et de parfums provençaux. Fruits confits, calyssons d'Aix, nougats de Montélimar, oranges et citrons, conserves de roses et de fleurs d'oranger, eaux de senteur et essences précieuses fabriquées à Grasse, rien ne manquait à la collection. La mère et la grand'mère de mademoiselle de Tancarville se récrièrent sur la beauté du présent, respirèrent les parfums, goûtèrent à quelques bonbons et se divertirent à en faire croquer à Mustillo qui était gourmand comme trois perroquets. Quant à Henriette, elle regarda fort peu ce que contenait la corbeille, mais, en revanche, parut charmée lorsque son cousin, après en avoir demandé permission à qui de droit, lui offrit un tout petit coffret en mosaïque, de Florence, renfermant un cha-pelet béni par le Pape.

Elle le pria de lui raconter son audience de congé, et lorsque Aimery en fut à parler des éloges donnés par Innocent XII à l'abbé de Hautecombe, le teint d'Henriette s'anima, et une larme perla au bord de ses longs cils.

— C'est bien, c'est beau ! dit-elle. Vous devez bien aimer votre grand-oncle, mon cousin ?

— Oh ! certes, fit Aimery, je l'ai toujours regardé comme un excellent tuteur ; à présent, c'est pour moi bien plus encore, car je le vénère comme un saint.

— En vérité, fit la douairière, c'est d'un bel exemple, mais nous nous oublions à causer, et voici la cloche du dîner qui nous avertit et le maître d'hôtel qui arrive. Donnez-moi la main, chevalier Comte, prenez ma petite-fille. Passez devant moi, jeunesse. Venez, monsieur l'abbé. Dans un instant, on apportera madame de Tancarville, qui, hélas ! ne peut plus marcher.

Ils passèrent dans la galerie qui conduisait à la salle du festin, et la douairière allait dire en regardant Aimery et Henriette marchant côte à côte : Voici un couple bien assorti, lorsqu'en dépit du parti pris et des illusions grand'maternelles, elle s'aperçut qu'auprès d'Aimery, Henriette paraissait si petite qu'elle semblait sortir de la poche de son cavalier. Elle levait son bras mignon pour atteindre à la main du jeune comte, et lui se baissait en lui parlant. Ils causaient, du reste, comme de vieux amis. La parfaite candeur de la jeune fille, la franchise et la gaieté d'Aimery avaient du premier coup banni entre eux toute gêne. Ils furent placés l'un près de l'autre au dîner, et la conversation ne languit pas un seul instant entre les convives et leurs hôtes, auxquelles s'était joint le chapelain du château, prêtre fort instruit, qui avait passé plusieurs années à Rome, et, en fait d'antiquités, en pouvait remonter à l'abbé de Marcilly.

Après dîner, la comtesse se fit transporter dans sa chambre pour y faire une méridienne. Madame de Bricquetot et sa fille la suivirent, et le chapelain fit visiter le château et ses vastes terrasses à MM. de Querceville, Du Martel et de Marcilly. Dans la bibliothèque, les deux abbés se prirent à examiner si longuement et si curieusement un vieux manuscrit latin, qu'Aimery et son gouverneur, s'échappant, s'en allèrent au jardin. De là, le chevalier gagna les écuries et y vit, à sa grande satisfaction, un vieil écuyer, passé maître en équitation, qui lui communiqua plusieurs recettes conservées depuis un temps immémorial chez les Tancarville.

— Hélas ! disait le bonhomme, personne ne monte plus à cheval ici : madame est trop malade, la douairière trop vieille. et notre sylphe ne s'en soucie point.

— Qui est-ce, votre sylphe ?

— C'est notre demoiselle : notre ange, pourrait-on dire. Elle est bonne et belle, mais c'est à peine si elle daigne toucher la terre du bout de ses pieds. Rien ne l'intéresse, ni chevaux, ni chiens, ni plaisirs, ni parures. Elle n'aime que prier Dieu ou rester cachée, filant sa quenouille comme si elle avait cent ans. C'est une créature faite pour le ciel.

— Bah ! fit le chevalier : on dit cela de toutes les belles et pieuses jeunes filles. Elle se mariera et prendra goût aux choses de ce monde.

— Dieu le veuille ! Monsieur. Un jeune seigneur fait comme celui que vous accompagnez ferait bien notre affaire, à nous autres, vieux serviteurs des Tancarville. Et il ne serait pas à plaindre, da ! Notre demoiselle est très riche et toute parfaite. Qu'en dites-vous ?

— Je ne souhaite que cela, mon ami.

Tandis qu'ils devisaient ainsi, au seuil de l'écurie monumentale où jadis cent chevaux s'abritaient à l'aise, le jour commençait à baisser, et Aimery errait seul sous une charmille du jardin, tout embaumée par des lilas en fleur.

Tout à coup, il vit accourir, en faisant la roue, l'étrange Mustillo, qui, après avoir terminé comme d'habitude, sa course par un bond prodigieux, lui dit de sa voix stridente et fêlée :

— Suivez-moi, Senor, ma maîtresse veut vous parler dans la salle du dais.

— Allons, mon gentil Mustillo, dit Aimery.

Et il suivit le bizarre messenger, qui faisait une cabriole tous les trois pas, et, traversant lestement le parterre, le fit entrer dans le château, traverser un labyrinthe de corridors et d'escaliers, et enfin l'introduisit dans une vaste salle, obscurcie par des vitraux coloriés, et dont le seul meuble était une sorte de trône en bois sculpté, surmonté d'un dais en velours rouge à crépines d'or, orné des armoiries de Tancarville.

Cette salle était déserte, et ses quatre portes ouvertes à deux battants.

— Ma maîtresse va venir, dit Mustillo, et il s'enfuit en tournoyant.

— Quelle idée a la douairière de me voir ici ? se dit Aimery. Il n'y a même pas un escabeau pour s'asseoir.

Et il se mit à faire les cent pas dans la salle fraîche et sonore comme une église, s'attendant à entendre bientôt sur les dalles le bruit des souliers à talons et de la canne d'ébène de madame de

Bricquetot ; mais il n'entendit rien, ne vit personne pendant dix minutes, et il commençait à croire que le Mustillo s'était joué de lui, lorsque le frôlement d'une robe de soie lui fit tourner la tête. Il vit, à deux pas de lui, Henriette de Tancarville, accompagnée d'une vieille suivante voilée. Très étonné, mais trop bien élevé pour le laisser voir, il salua profondément sa jeune cousine, et allait lui dire quelques mots de politesse, lorsque d'un air très sérieux et très ferme elle lui dit :

— Je vous remercie d'être venu. Ma nourrice peut nous écouter, mais, tout d'abord, donnez-moi votre parole de gentilhomme que vous m'accorderez ce que je vais demander devant Dieu, avec autant de confiance en votre honneur que si vous étiez l'un des frères que j'ai perdus.

Subjugué par l'air ému de sa jeune cousine, Aimery lui répondit simplement en lui tendant la main :

— Je vous le promets, Mademoiselle.

Elle posa sa frêle petite main dans celle d'Aimery, et lui dit :

— Écoutez-moi, et ne me traitez pas d'enfant. Ce que je vais vous dire est absolument certain.

— Parlez, Mademoiselle, mais, de grâce, asseyez-vous ; pourquoi tremblez-vous ? Je ferai aveuglément ce que vous voudrez, et vos paroles seront pour moi comme celles d'un ange.

Il la conduisit sur le siège seigneurial, et l'y fit asseoir. Les derniers rayons du soleil couchant illuminaient les vitraux et faisaient resplendir sous le dais la blonde chevelure et la longue robe de damas blanc de l'héritière des Tancarville. Alors, seulement, Aimery remarqua les traits fiers et caractérisés de son jeune visage, et le ferme regard de ses yeux d'un bleu sombre.

— Cousin, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander. Je sais pourquoi vous êtes venu ici...

— En vérité ; je commençais seulement à m'en douter, moi ; peste soit des mystères...

— Je le sais, reprit Henriette. Eh bien, je vous prie et au besoin je vous ordonne de ne pas me demander en mariage.

— Et pourquoi ? s'écria Aimery stupéfait. Vous me trouvez donc bien haïssable ?

— Non point ; et c'est justement parce que je n'aurais raisonnablement rien à dire contre vous, et qu'il me faudrait subir les plus tendres mais aussi les plus fatigantes persécutions de la part de ma grand'mère et de ma pauvre maman, que je vous prie de me délivrer. Vous me rendrez le plus grand service du monde en

disant à monsieur de Hautecombe que vous ne voulez pas de moi pour femme.

— Mais, Mademoiselle, quel prétexte donner à une si surprenante déclaration ?

Elle réfléchit un instant.

— C'est à vous d'en trouver un, dit-elle ; car je ne puis livrer mon secret. Le repos des derniers jours de ma mère m'est si cher, que si chose au monde pouvait ébranler ma résolution, ce serait celle-là. Mais on ne doit pas hésiter quand c'est Dieu qui appelle. Je gagnerai du temps ; il ne m'en faut pas beaucoup, Monsieur. Ma mère se meurt, et, quand à moi, ajouta-t-elle avec un sourire angélique, quant à moi, je le sais, mon passage en ce monde sera court. Que Dieu en soit béni ! Il fait meilleur au ciel que sur la terre, et je sais le doux et paisible chemin qui doit m'y conduire. Puis-je compter sur votre parole, comte de Quereville ?

— Vous serez obéie, Mademoiselle. Promettez-moi de ne pas m'oublier dans vos prières.

— Votre nom y prendra place près de ceux de ma mère et de bonne maman. Merci, mon cousin. Viens, nourrice.

Et descendant vivement de l'estrade seigneuriale, Henriette de Tancarville traversa, légère comme une ombre, la salle déjà obscurcie par le crépuscule, et disparut aux regards d'Aimery.

Au souper, madame de Tancarville ne parut pas. Elle était très fatiguée, et un exprès fut envoyé à Lillebonne où résidait alors le plus célèbre médecin de la Normandie, pour le prier de venir le lendemain matin voir la malade. La douairière, cependant, ne paraissait pas inquiète.

— Ma fille est suïette à ces vapeurs, dit-elle. Le docteur saura bien la remettre en bon point si le repos de la nuit n'y suffit pas. Elle fit asseoir Henriette à la place de sa mère, et la jeune fille, en faisant les honneurs du souper, montra tant de grâce, d'assurance et de modestie, que les convives ne se lassaient pas de l'admirer. Naïve comme un enfant et, par instants, digne et réservée comme une petite reine, elle dominait, de toute la finesse et la droiture de son esprit, les bavardages de sa grand'mère, à qui ne manquait pas le bon sens et même certains agréments de conversation, mais qui ne savait pas écouter, et songeait bien plutôt à imposer ses idées qu'à faire valoir celles des autres. Il y avait aussi une grande différence dans leur manière de s'exprimer. Beaucoup de locutions provinciales et d'expressions exagérées se mêlaient aux discours de la douairière. Sa petite-fille parlait rondement et simplement, et l'abbé de Marcilly remarquant dans

son langage quelque ressemblance avec le style de saint François de Sales, lui demanda si elle avait lu les ouvrages de l'évêque de Genève.

— Si elle les a lus ! s'écria la douairière. Mais elle n'a lu que cela la pauvre enfant ! elle a passé six ans à la Visitation de Rouen, et elle en est si passionnée que rien plus. Elle ne veut point lire autre chose, et je n'ai pu encore lui faire supporter une seule page d'un de mes auteurs favoris. Pourtant mademoiselle de Scudéry a bien de l'esprit. Ne l'aimez-vous point, monsieur le comte ?

— Hélas ! Madame, fit Aimery, on m'appelle Alceste quand je dis mon avis sur les romans. Dispensez-moi de juger le "Grand Cyrus." D'ailleurs, je n'en ai jamais lu qu'un chapitre. Je n'aime que les histoires vraies.

— La jeunesse d'aujourd'hui est furieusement raisonnable, fit la douairière, et elle parla d'autre chose.

— Je suis de votre avis, monsieur le comte, dit Henriette, à demi-voix. Elle ne manifestait aucun embarras et ne paraissait nullement se souvenir de ce qui s'était passé dans la salle du dais. L'aplomb de cette sylphide avait quelque chose de surnaturel, et Aimery l'observait avec autant d'étonnement que d'admiration.

Aussitôt que l'on fut sorti de table, Henriette s'approcha de sa grand'mère, la caressa gentiment, et lui demanda la permission d'aller retrouver sa mère.

— Elle repose, ma petite ; j'aurais voulu que vous nous fissiez un peu de musique. M. de Querceville chante à ravir.

— Ces Messieurs m'excuseront, dit Henriette. Demain, si comme je l'espère, madame ma mère peut reparaître au salon, je chanterai de bon cœur pour la réjouir.

Elle fit une profonde révérence aux hôtes du château, baisa la main de sa grand'mère, qui la bénit et l'embrassa, puis, sortit du salon sans plus de bruit qu'un papillon qui s'envole.

— Quelle petite merveille de grâce, d'esprit et de beauté dit le chevalier après un instant de silence.

— N'est-ce pas ? répliqua naïvement la douairière, en lançant à Aimery un regard interrogateur. Mais le jeune comte, en vrai Normand, fit semblant de n'avoir rien entendu et d'être tout absorbé par la vue d'un tableau que le chapelain expliquait à M. de Marcilly.

La douairière, vexée, organisa une partie de cartes ; Aimery joua si mal qu'il fut bientôt hors de combat, et s'en alla sur le balcon. Le clair de lune inondait de ses effluves azurées la vallée

de la Seine, la côte boisée et les tours importantes du vieux château de Tancarville, et un profond silence régnait dans la campagne. Seuls, quelques rossignols chantaient dans la printanière verdure; Aimery songeait malgré lui à Henriette, et, bien qu'assurément il y songeât comme à une apparition presque immatérielle et qu'il ne devait plus revoir que pour lui dire adieu, un vague regret envahissait son cœur.

— C'est bien une fille de noble maison, se disait-il: quelle fierté, quelle innocence, quelle franchise dans ses regards! Ce front si pur semble fait pour porter une couronne, et il semble que, devant une créature si parfaite, aucune mauvaise pensée ne doit éclore, aucune parole coupable ne peut venir aux lèvres. Telle devait être ma mère: Tous ceux qui l'ont connue m'ont parlé d'elle ainsi.

Une cloche lointaine répondit à l'horloge du château qui venait de sonner onze heures. Cette cloche avait le son de la cloche de Querceville.

Avec ses dernières vibrations s'effaçant dans l'espace, disparurent les rêves et l'aérienne image du sylphe de Tancarville. Aimery revit en esprit le château paternel, il lui sembla entendre le bruit des flots, et ses joyeuses espérances s'envolèrent vers Querceville.

IV

L'aubade.

A peine le premier rayon du soleil eut-il coloré de pourpre le haut du donjon de Tancarville qu'Aimery fut éveillé par une belle fanfare de cor, qui fut suivie de plusieurs autres. Très étonné, il envoya son laquais savoir ce que signifiait cette musique matinale, car il lui semblait impossible qu'il fût question de chasser en ce moment au château. Le domestique interrogea la première personne qu'il rencontra et revint dire à son maître:

— C'est une fantaisie de madame la comtesse. Elle en a souvent d'étranges, la pauvre dame, et, vu l'état où elle est, on ne la contrarie jamais. Elle n'a pas dormi de la nuit et veut que Mademoiselle aille ce matin même en pèlerinage à la chapelle de Barre-y-Va. Si vous voulez voir le départ de la cavalcade, hâtez-vous, monsieur le comte.

Aimery s'habilla en cinq minutes et descendit dans la cour d'honneur. Plusieurs chevaux tout sellés attendaient au bas du grand perron, et, à l'une des fenêtres du premier étage, la douairière, en coiffe de nuit, faisait à haute voix ses recommandations au palefrenier qui tenait le cheval destiné à sa petite-fille.

Bientôt le vieil écuyer, le chapelain, une gouvernante embéguinée, deux suivantes et quatre domestiques parurent sur le perron, escortant mademoiselle de Tancarville en habit de cheval. Elle n'avait, du reste, aucune allure d'amazone, et, au lieu de la touffe de plumes que les dames avaient alors coutume de porter sur leurs chapeaux de feutre, le sien était garni d'un long voile d'étamine blanche, qui descendait presque au bas de sa robe et l'enveloppait comme d'un nuage.

Le vieil écuyer s'agenouilla en lui présentant ses deux mains croisées. Elle y posa son petit pied, et se mit en selle, assise à l'espagnole. Sa petite jument, noire comme le jais, avait la crinière ornée de rubans bleus et paraissait fort douce et paisible. Henriette la caressa de la main, salua sa grand'mère, et donna le signal du départ. Elle ne vit pas Aimery, qui s'était placé discrètement à l'écart, sous l'ombre d'une voûte, et il suivit de loin la cavalcade sortant du château.

Bientôt elle disparut dans le chemin tournant et ombragé. Ça et là entre les arbres, Aimery vit passer le voile blanc, puis il ne le vit plus, et le bruit des fers des chevaux sur la route rocheuse se perdit dans l'éloignement.

Aimery allait rentrer au château lorsqu'il entendit de nouveau des pas de chevaux sur la route.

— Aurait-on rebroussé chemin ? se dit-il.

Mais ce n'étaient que deux mules arrivant de Lillebonne et portant le docteur et son valet. Ce docteur avait une figure très vénérable. Aimery le salua et rentra au château peu après lui.

Les domestiques, anxieux, se hâtèrent d'annoncer à la douairière l'arrivée du docteur, et elle vint au-devant de lui souriante comme d'habitude. Mais, lorsqu'il eût examiné la malade, et longuement conféré avec madame de Bricquetot, le visage de celle-ci parut si défait et si changé que l'alarme se répandit dans tout le château. En vain la douairière mit-elle du rouge, et s'efforça-t-elle de faire bonne contenance au dîner ; sa voix tremblante par instants et ses yeux humides témoignaient de ses angoisses secrètes. On disposa une chambre pour le docteur, et plus d'une fois dans la journée, sur l'ordre de madame de Bricquetot, un

domestique monta tout en haut du donjon pour regarder au loin si Henriette ne revenait pas. Mustillo parcourait le château en poussant des cris plaintifs et suppliait qu'on le laissât entrer chez madame de Tancarville, mais le docteur l'avait défendu.

Enfin, vers le soir, la malade parut un peu mieux, et madame de Bricquetot l'annonça elle-même à ses hôtes. Ils crurent convenable de prendre congé d'elle, mais elle les pria de rester jusqu'au lendemain matin, tout en s'excusant de ne pouvoir leur tenir compagnie au souper.

Henriette revint au coucher du soleil et s'enferma chez sa mère. La nuit fut assez calme, et Aimery fit ses adieux à la douairière la laissant un peu rassurée. Mais il ne revit pas madame de Tancarville, qui mourut huit jours après, doucement et chrétiennement comme elle avait vécu.

JULIE LAVERGNE.

A suivre.